

Gilles NÉL OD

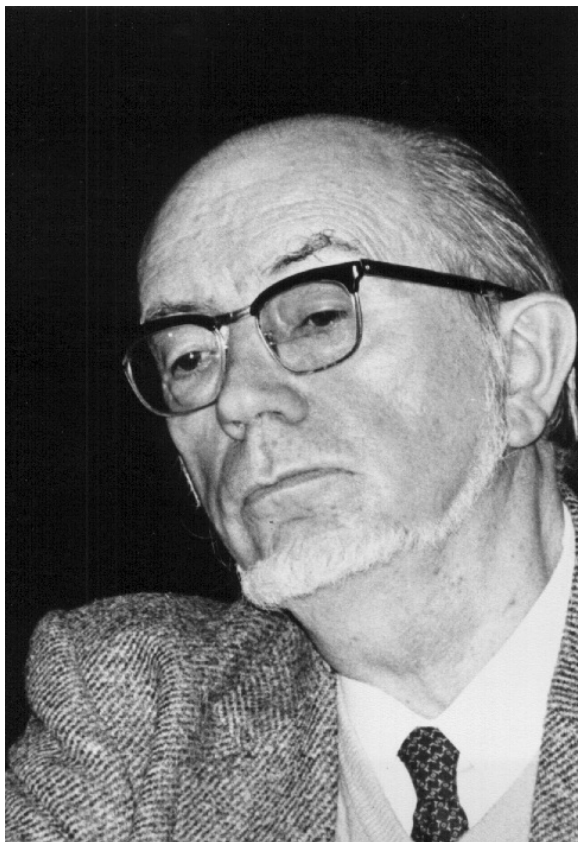


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jacques LEFEBVRE

1992

Gilles Nélod aimait à poser coiffé d'un casque de la fin du Moyen Age. Il était certes collectionneur d'armes, sensible aux grandes épopées, mais il s'était surtout engagé dans la lutte contre tout ce qui porte atteinte à la liberté et à la dignité. Pour ce combat, il s'est servi de la plume. Sa seule stratégie était de convaincre.

L'enseignement et la littérature ont révélé ses qualités d'esprit et de coeur, sa noblesse comme sa droiture. Dans l'histoire au sens le plus large du terme, il a trouvé les bases de réflexion et les fondements de sa sagesse. Mais comme il avait très tôt compris que les idées s'incarnent, que les progrès sont le fait d'hommes et d'événements, il s'est surtout exprimé par le récit. Il a particulièrement bien connu et pratiqué un genre complexe, adoré autant que suspecté : le roman historique.

Biographie

Avec un père tournaisien et une mère namuroise, Gilles Nélod est un de ces nombreux Bruxellois d'ascendance wallonne. Il naît à Ixelles en 1922. Il obtient un diplôme de licencié en philologie et lettres à l'Université de Louvain – L'Université Libre de Bruxelles où il était inscrit avait été fermée par l'occupant –, après avoir défendu une thèse sur Empédocle d'Agrigente. Professeur d'Athénée, il enseigne les langues anciennes et l'histoire de la philosophie. Depuis l'âge de dix ans, il écrit. Il publie à partir de 1952 et fait partie de très nombreuses associations, dont celle des journalistes périodiques belges et étrangers, et celle du Groupe du Roman (il en est co-fondateur). Membre de la Fondation Charles Plisnier, de L'Union Wallonne des Écrivains et Artistes et de l'Association royale des Écrivains Wallons, il entre en 1976 au Conseil d'Administration de l'Association des Écrivains belges dont il fait partie depuis 1958. Il est aussi membre du Pen Club dès 1977.

Il avoue avoir appris à lire – et sans doute à écrire – en se plongeant dans la prose aventureuse des *Trois Mousquetaires*. Cela n'étonnera pas celui qui sait que son oeuvre critique maîtresse est un volumineux et intelligent *Panorama du roman historique*, publié en 1969, et que sa somme romanesque, *Les conquistadores de la liberté*, parue en 1977, relève du genre littéraire qu'il venait d'étudier durant de longues années. Avant d'entreprendre cette gigantesque fresque, il s'était essayé à de plus courts tableaux : *Les poings*. Ces récits situent eux aussi des personnages imaginaires dans un cadre historique et développent un thème que l'auteur emprunte à la Grèce : l'aventure prométhéenne.

Ainsi, entre l'oeuvre de fiction et les essais, l'unité est remarquable ; entre les récits et la vie, elle ne l'est pas moins. Gilles Nélod a insufflé à ses textes l'esprit de tolérance et de respect. Il y a défendu les valeurs démocratiques. Il y a combattu l'obscurantisme et l'aliénation. Dans les multiples groupes qu'il a fréquentés, et où il a donné le meilleur de lui-même, il a noué de profondes amitiés, faisant fi de tout sectarisme. Il apprend la musique et l'harmonie de ses phrases est sans défaut. Avec son épouse, il a vécu un grand amour. Ceux qu'il rencontrait étaient frappés par son ouverture d'esprit et la justesse de ses appréciations. Dernière et

Gilles NÉLOD - 6

émouvante preuve de son esprit philanthropique, il a voulu qu'après sa mort (survenue en 1989), son corps servît au progrès de la science.

Son nom restera associé à un prix littéraire décerné au sein de l'Association des Écrivains belges de Langue française (AEB), le Prix Nélod qui, tous les deux ans, couronne un auteur de récits ou de contes.

Bibliographie

- *Empédocle d'Agrigente*, essai, Office de Publicité, 1959.
- *Un rythme de vie : colima*, essai, Beaux-Arts, 1968 (tiré à part).
- *Panorama du roman historique*, essai, S.O.D.I., 1969. Primé par le Gouvernement provincial du Brabant, 1972.
- *Les derniers Spartiates*, récit, Audaces, 1970 (tiré à part).
- *David Scheinert : un tempérament*, essai, Cahiers du Groupe, 1970 (tiré à part).
- *Francis Walder ou la négociation considérée comme un des beaux-arts*, essai, Présence francophone, Sherbrooke (Canada), 1, 1970 (tiré à part).
- *Les dieux restent muets*, récit historique, La petite Dryade, 1972.
- *Le matelot de Colomb*, récit historique, La petite Dryade, 1973.
- *Jean de la Hire et le roman de cape et d'épée*, essai, Présence francophone, Sherbrooke, 1974 (tiré à part).
- *Histoire et histoires*, essai, dans *Lettres vivantes 1945-1975* (en participation). La renaissance du Livre, 1975.
- *Les poings*, récits historiques, De Méyère, 1974. Prix Eugène Schmits 1975.
- *Jean Muno en filigrane*, essai, La petite Dryade, 1975.
- *Les conquistadores de la liberté*, roman historique, De Méyère, 1977. Prix Alex Pasquier 1977.
- *Propos sur le roman historique*, étude, Ethnie française, 1977 (tiré à part).
- *Les conquistadores de la liberté - 1. 1951... La nuit rouge de Nice*, bande dessinée par Jacques Geron, Michel Deligne, Bruxelles, 1978.
- *Les conquistadores de la liberté - 2. Révolte en Méditerranée*, bande dessinée par Jacques Geron, Michel Deligne, Bruxelles, 1978.
- *Les conquistadores de la liberté - 3. Pas de quartier*, bande dessinée par Jacques Geron, Michel Deligne, Bruxelles, 1981.
- *Carlo Bronne*, portrait, La Revue Générale, Bruxelles, 1981 (tiré à part).
- *Les Atrides*, récit, Cahiers du Groupe, 1984 (tiré à part).
- *La plume à la main* (nouvelle) dans *La nuit*, Marginales, Bruxelles, 1952.

- *Noces*, de Nicolai Haïtov (adaptation), dans Cahiers du Groupe, 1969.
- *La mort de Pat*, de Yván Mándy (adaptation), dans Cahiers du Groupe, 1971.
- *Le roman en question*, Cahiers du Groupe, 1980.
- *Les Chinois*, de José Cardoso Pires (adaptation), dans Cahiers du Groupe, 1982.
- *Entre hier et demain ou le présent indéfini*, étude, dans Cahiers du Groupe, 1983.

Texte et analyse

Les hommes chérissent les habitants du château à des titres différents peut-être, mais ces liens d'affection se serrent en un faisceau que rien ne peut briser. Le capitaine, c'est le dieu indiscuté ; mais ils se feraient hacher menu pour Dame Agnès, comme ils l'appellent. Pendant l'assaut, elle cambre toujours sa silhouette sur la dunette ; les années dures qu'elle a traversées lui permettent d'assister, impassible, à l'âpre spectacle de l'abordage et de la curée victorieuse. Les cheveux courts, le torse moulé dans la chemise de dentelle, les cuisses dessinées par la culotte collante, elle n'attaque jamais ; mais si quelque Espagnol trop confiant la serre de près, elle joue, avec une agilité féerique, d'un long poignard et de ses pistolets à crosse d'argent. Malgré les faims terribles d'un corps de femme, qui mordent les hommes au ventre pendant les longues traversées, on respecte Dame Agnès pour bien des raisons : elle sait se défendre et, jadis, le capitaine a fait éclater deux têtes chaudes à coups de pistolet ; mais aussi, chacun sait qu'elle n'est qu'une soeur pour Philippe et Claude : la jalousie n'entre pas en jeu.

En Claude, si l'on ne comprend pas le poète à la taille de fille, le mélancolique qui paresse de longues heures à regarder bouillonner et s'élargir le sillage, on apprécie le lieutenant, qui saute toujours le premier à l'abordage, le fin nautonier qui dompte le vaisseau au milieu de la bourrasque et n'a pas son pareil pour le conduire à travers les mille passes dangereuses de la Mer des Caribes.

Mondirus, le chef des arquebusiers, est un ange sauvage dont on craint le regard fou et qui parfois tient tête à Lechat lui-même ; mais il sait organiser la mousquetade au moment de l'assaut et c'est l'homme qui, à vingt pas, vous détache une feuille de sa branche. Quant à Octave, c'est le bon gros ; son poste de maître d'équipage en fait le trait d'union entre les chefs et les hommes ; depuis toujours il est le compagnon des uns, et les autres sentent qu'il est pétri de la même pâte qu'eux. Reste le Père Grégoire, l'aumônier tonitruant, buveur, qui a la plaisanterie aussi lesté pour les amis que le coup de bâton pour les ennemis ; le fait de s'interdire toute autre arme qu'un gourdin est la seule casuistique dont il s'embarrasse.

C'est là le visage que les hommes leur voient, mais derrière ces masques, il y a des souffrances qu'on ne veut pas percer : l'amour d'Agnès, celui de Claude, le désir toujours insatisfait de Mondirus, qui se

calme d'ailleurs dans des ventres anonymes à chaque escale. Le Capitaine est le plus heureux, car il peine pour un idéal dont la lente satisfaction lui dore le coeur.

Les conquistadores de la liberté, p. 116.

Nous sommes à bord du vaisseau pirate commandé par Philippe Lechat et cinglant vers les Amériques. Vengeance et chasse au trésor poussent le capitaine et ses lieutenants. Il forment une équipe dont la suite des portraits ici esquissés montre la diversité.

Le lien qui les unit aux matelots est affectif et superlativement exprimé par le verbe *chérissent*. Ce terme désigne de manière globale des relations qui se diversifient selon la personnalité de chacun. Ceux qui mènent le bateau sont par ailleurs désignés par une périphrase collective, bien propre à suggérer leur solidarité mais aussi leur supériorité et qui, en outre, montre le goût affirmé de Nélod pour le vocabulaire précis, voire technique, susceptible de créer la couleur locale : *les habitants du château* (1). Cette impression de solidarité se retrouve dans la métaphore du *faisceau*.

Le capitaine est évoqué en premier lieu : hiérarchie oblige ! Il est caractérisé par un nom attribut, puissamment hyperbolique, et qu'accentue encore un adjectif absolu : *dieu indiscuté*.

Le ton se fait plus familier mais garde son aspect catégorique (*hacher menu*) lorsqu'il s'agit de Dame Agnès : on notera au passage la tournure archaïsante, toujours bienvenue dans le roman historique. La manière dont la jeune femme est croquée rappelle bien sûr les figures de proue, mais elle annonce aussi, par sa sensualité, les lignes qui suivront. Les vocables qui traduisent son habitude des combats au cours des *années dures* et de l'*âpre spectacle de l'abordage et de la curée victorieuse* expliquent son *impassibilité* qui contraste avec ses formes féminines. C'est que Dame Agnès est un personnage double : équivalent marin des Amazones, elle occupe une position un peu ambiguë de soeur respectée bien que convoitée. Ses vêtements masculins, d'ailleurs, accentuent plus qu'ils ne

1. Le mot *château* a le sens que lui donne le vocabulaire de la marine : superstructure établie sur le pont supérieur d'un navire.

dissimulent ses charmes. Par contre, son *agilité féerique* (expression plus féminine) se manifeste dans le maniement des armes.

Ce sera de manière fort vigoureuse et très concrète que l'auteur dira les désirs allumés par la jeune Agnès : *faims terribles d'un corps de femme qui mordent les hommes au ventre pendant de longues traversées*. Même puissance, lorsqu'il s'agit d'exprimer la détermination avec laquelle on la défend : *le Capitaine a fait éclater deux têtes chaudes à coups de pistolet*. Mais Nélod termine le portrait d'Agnès par une remarque très nette, et d'importance : *Chacun sait qu'elle n'est qu'une soeur pour Philippe et Claude : la jalousie n'entre pas en jeu*. Le restrictif *ne que* et la tournure négative qui affecte le verbe marquent la valeur de l'assertion à laquelle l'indéterminé *Chacun* confère une portée générale.

Le deuxième personnage cité fait l'objet du paragraphe suivant. Il s'inscrit comme le double inversé d'Agnès. Celle-ci est la jeune femme virile; lui est *le poète à la taille de fille*. Toutefois, ce mélancolique penché sur l'écume du sillage (qui rappelle la chemise de dentelle de la jeune femme) n'est pas un mou. Il a les qualités essentielles du pirate, exprimées à nouveau concrètement, dans des situations particulières qui, de manière à la fois superlative et métonymique, suggèrent l'ensemble de la personne : il est *le lieutenant qui saute toujours le premier à l'abordage*, de même que *le fin nautonier qui dompte le vaisseau (nouvelle métaphore) au milieu de la bourrasque et n'a pas son pareil pour le conduire à travers les mille passes dangereuses* (encore une hyperbole) *de la mer des Caribes* (reprise d'un effet de couleur locale et d'archaïsme).

Après les officiers supérieurs, viennent les subalternes, eux aussi contrastés. Mondirus mélange, d'une part irrationalité (*sauvage, regard fou*) et insoumission (*lui seul tient tête à Lechat*) mais, d'autre part, les concilie avec la discipline (*il sait organiser la mousquetade*) et avec la précision (*à vingt pas il vous détache une feuille de sa branche*).

Octave, traité de manière plus familière (*c'est le bon gros*) joue le rôle que sa rondeur physique rend plus facile. Il est d'ailleurs qualifié de *trait d'union* grâce à une métaphore très usitée. Son caractère emphatique est, de plus, rappelé par des expressions à connotations fort positives et simples : *compagnon, pétri de la même pâte qu'eux*.

Enfin, l'aumônier apparaît, haut en couleur, plein de sympathiques discordances, profilé de manière humoristique et picaresque. L'évocation s'achève par une touche ironique lorsqu'il s'agit de casuistique ou de coups de bâton.

Le dernier paragraphe de l'extrait modifie l'approche. Il est extrêmement important. Jusqu'ici, la description s'opérait du point de vue des hommes d'équipage. Elle était simple et s'attardait aux aspects les plus visibles. Maintenant, les masques vont tomber. On aborde les aspects moraux, la physionomie intérieure. Les mobiles profonds surgissent de l'ombre : le désir, l'amour, l'idéal. L'expression demeure néanmoins concrète, ce qui lui garde sa puissance. Mondirus calme ses faims *dans des ventres anonymes à chaque escale...* Philippe est paradoxalement heureux parce qu'il peine, mais c'est pour *un idéal dont la lente satisfaction lui dore le coeur...* Le texte ainsi donc s'achève sur une image très belle et sur un des mots-clés de l'oeuvre de Nélod, *le coeur*.

Extraits

Finalité du roman historique

Pourquoi la littérature se cantonnerait-elle dans la vie moderne, parfois si noire, si plate, ou ne s'occuperait-elle que de futur ? Au reste, en ce dernier domaine, par manque de renseignements, foisonne la fantaisie, pour ne pas dire l'extravagance. L'histoire de son côté, si l'on se donne la peine de bien la comprendre, fournit au romancier une réserve inépuisable de personnages, de décors, d'événements et de passions. Mais ce n'est point là une tâche aisée ; il faut savoir la manier avec délicatesse, avec objectivité. Épictète l'a dit : « La pire faute contre l'esprit est de ne pas voir les choses comme elles sont, mais comme on voudrait qu'elles fussent ». Aussi n'avons-nous jamais prétendu, répétons-le, que tous les romans historiques, voire une grande partie d'entre eux soient bons. Ce serait plutôt le contraire, comme dans toute forme de l'art où l'on cherche un équilibre. Il nous faudra donc formuler des appréciations et les justifier.

Enfin, la forme littéraire qui nous intéresse ici a suscité un très grand nombre d'ouvrages à toutes les époques. Il nous a paru naturel d'essayer de comprendre les causes de cette production et de son succès.

(Panorama du roman historique, p. 16.)

Pourquoi écrit-on des romans historiques ?

Si scruter les desiderata du public a éclairci certains problèmes, il peut être aussi intéressant de se demander pourquoi les auteurs produisent des romans historiques (2). Ces livres, lorsqu'ils sont bien faits, demandent plus de peine que les récits « modernes ». Le héros ancien est plus difficile à silhouetter qu'un contemporain. À peu près chacun des gestes exige une enquête préalable : s'il allume une pipe, il est nécessaire

2. Les écrivains qui les « pondent » parce que c'en est la mode ne nous touchent pas ici : ils ne sont point romanciers, mais des fabricants de romans.

de connaître les lois sur le tabac, qui peuvent sévir contre lui à son époque et dans le lieu où il est censé vivre. Pour peindre ses aventures, il faut tenir compte de son vêtement, de ses armes, de ses moyens de locomotion (ainsi la technique de la voile dans la marine ancienne groupe les mots d'un véritable dictionnaire), des habitations dans lesquelles il vit, des paysages (bien souvent reconstitués) qu'il traverse, sans parler de l'épineuse question de la mentalité du temps, qui fut déjà évoquée.

Pourquoi donc ces livres ont-ils tenté et tentent-ils encore certains artistes ?

Il y a d'abord ce plaisir, fait de mélancolie ou d'enthousiasme, que l'auteur partage avec le lecteur. En outre, l'écrivain peut connaître une jouissance particulière en remplissant à la fois les rôles d'historien et d'artiste.

C. F. Meyer confessait aimer ce masque du roman historique, qui lui gardait son incognito et mettait entre le public et lui cette « distance » chère aux esthètes de son temps.

D'autres considèrent que l'histoire est une mine inépuisable de situations (tragiques le plus souvent); ses aspects changent d'après l'époque et la mentalité de l'auteur qui veut l'évoquer, ce qui l'anime toujours d'une vie brûlante.

(Panorama du roman historique, p. 465.)

Le héros

Le choix des héros dans les romans qui nous retiennent est d'une importance telle qu'il peut entraîner la réussite ou l'échec de l'oeuvre tout entière.

Dès l'abord, les deux conceptions qui s'opposent au sujet du progrès historique déterminent ce choix : ou le passé réside en une suite de biographies de grands hommes, ou la masse détermine les faits et le conducteur des peuples n'est que l'individu le mieux adapté aux impératifs de son temps. Si l'on accepte la première hypothèse, comme l'a fait le romantisme, on campe un héros de premier plan, dont la volonté, et même les échecs, dirigent toute l'action. Dans le deuxième cas, on obtient une certaine forme très proche de celle d'Erckmann et Chatrian. Il semble bien qu'une position trop sévèrement définie soit dangereuse dans les voies qu'ouvre l'alternative. La théorie dite synthétique de l'histoire répond, nous semble-t-il, beaucoup plus justement à la réalité. Des facteurs sociaux, économiques, déterminent les mouvements du

groupe; le grand personnage reste évidemment le mieux adapté aux circonstances; mais dès qu'il occupe la première place, il devient lui-même circonstance agissante **et a conscience de son action**. Il y aurait avantage à creuser cette voie que Léon Tolstoï par exemple a tracée: un ou des héros appartenant à une couche supérieure de la société, mais reflétant concrètement dans leur vie la destinée de tout le peuple.

Mais ici se dresse un obstacle dangereux. Le grand personnage de jadis est actuellement trop bien connu pour qu'on puisse impunément prendre des libertés avec l'histoire de son existence. Il est pétrifié au point de gêner l'imagination du romancier. Peut-être celui-ci pourrait-il chercher un héros dans un passé assez flou pour que ce protagoniste puisse se développer avec une certaine liberté. Mais cette marge de brume ira s'amenuisant au fur et à mesure des découvertes historiques et l'écrivain risque alors – à moins d'être doué du flair d'un Dumas – de voir son personnage ridiculisé – ou simplement critiqué – par les générations futures, comme Richard Coeur de Lion, dans **Le Talisman** de Scott. Pourtant, Scott, qui est en même temps « l'ancêtre », avait découvert d'emblée la mission littéraire du héros: faire comprendre les forces qui s'opposent dans le récit. Par conséquent, il a créé les protagonistes, le plus souvent inventés de toutes pièces (Ivanhoé, par exemple), qui puissent prendre contact avec les camps en présence.

Autre danger: la psychologie du temps. Le héros ne peut plus être aujourd'hui le porte-parole, serré dans un pourpoint et armé d'une rapière – d'une pensée moderne, comme c'était le cas par exemple chez Zévaco. Son **Pardaillan** est marqué par l'époque où l'auteur le conçut: ce gentilâtre réagit – avec panache, bien sûr – comme un petit bourgeois peu fortuné d'avant la guerre de 1914-1918, en face des événements politiques, religieux ou sociaux. De même les protagonistes de **Cinq-Mars** se ressentent des revendications de la noblesse dont le comte Alfred de Vigny se faisait le héraut. À la même époque, les grandes figures s'apparentent aux premiers rôles du drame. Or le drame grossit les effets. On peut toutefois échapper à ce travers en détachant des autres personnages un héros historique et en le dépeignant avec les scrupules du chariste, ce qui rend facile au lecteur l'identification du temps évoqué. Toutefois l'on tombe alors sur un autre écueil: le public ne peut plus faire corps avec le protagoniste. – Quant aux héroïnes, souvent imaginaires, de cette époque, elles « datent » plus encore. Nous n'acceptons plus sans répulsion ces belles un peu fades, pleurnichant facilement, qui semblent bien être le reflet de nos arrière-grand-mères. Heureusement, La Varende a trouvé une solution à cet épineux problème avec son héroïque Man'd'Arc et Françoise d'Eaubonne glorifie l'émancipation féminine à

l'aide de sa fougueuse Murcie. Mais dans cette voie aussi, il faudra procéder avec tact.

Enfin si un personnage du passé doit symboliser un protagoniste de l'histoire contemporaine, l'art du romancier touche à celui du funambule : un faux pas et c'est la chute. Le Hitler-Néron de Feuchtwanger ne tient guère en face du Hitler-Duc de Guise de Heinrich Mann.

(Panorama du roman historique, pp. 456-457.)

Jean de la Hire

Comment comprendre dès lors que cet écrivain de l'époque « artiste » du roman historique se soit enfermé, sans perdre toutes ses qualités, dans les ouvrages « de cape et d'épée », qui étaient le produit de véritables recettes littéraires ?

Il importe d'abord de définir ici un « genre », parallèle à celui du roman policier ; on n'y peut mieux arriver qu'en citant l'alléchante quatrième page d'une couverture des Éditions Tallandier :

La Bataille et l'Amour, les chevauchées épiques et les luttes héroïques et parmi l'étincellement des épées entrechoquées, les ruades des chevaux qui se cabrent, les cris des blessés, les défis des combattants, un grand souffle d'amour qui passe ; voici le type de roman de cape et d'épée que tout lecteur aime à dévorer, dont toute lectrice ne peut s'arracher et c'est ce que publie la Collection des ROMANS DE CAPE ET D'ÉPÉE. Ces oeuvres héroïques qui constituent une étonnante galerie de tableaux pittoresques, nous font revivre les époques les plus nobles de l'Histoire de France et du Monde. Ils sont la parure nécessaire de toute bibliothèque. Présentés sous une luxueuse couverture en trois couleurs, accessibles par leur prix à toutes les bourses, les ROMANS DE CAPE ET D'ÉPÉE SONT LES ROMANS FAVORIS DES INNOMBRABLES LECTEURS ET LECTRICES.

(On a respecté l'emploi des majuscules du texte original.)

*Jean de la Hire est entré dans « l'usine » soit par impécuniosité, soit sous la pression des éditeurs, soit par besoin d'écrire les mille aventures qui se pressaient en lui. Sa production fut énorme, même en d'autres domaines que les ouvrages de cape et d'épée ; c'est pourquoi on s'est contenté ici de baser les considérations qui suivent sur l'étude de six romans particulièrement caractéristiques : **Le donjon de Malemort, Le roi des catacombes, La fille du bourreau** (pour **La fille du bouffon**, faute que l'éditeur a laissé*

volontairement subsister pour mieux émouvoir les acheteurs éventuels), **Rapières et coeurs. La fille de Du Gesclin** aussi, signée Arsène Lefort, et **Les Mignons du roi**, dus à la plume d'un certain Alexandre Zorca, ont été écrits en réalité par Jean de la Hire, qui n'hésitait pas à recourir à plus d'un pseudonyme pour écouler son intense production. De multiples comparaisons internes imposent donc cette conclusion et une réédition postérieure groupe tous ces ouvrages sous le vrai nom de notre auteur.

Le public était saisi par une série d'ingrédients qu'il n'était pas donné à n'importe qui d'épicer avec art. Rappelons les titres des volumes et citons quelques chapitres : **Bagarre sanglante, Les ordres cruels de Concini**, et l'inévitable **Guet-apens**. Une technique habile servait Jean de la Hire ; ses livres étaient copieux et écrits dans le style que nous qualifierions volontiers de « cocorico ». Les scènes sont alertement enlevées ; les duels, précis, animés, homériques (on sent que l'auteur fréquentait la salle d'armes). Le héros lutte avec panache, un contre dix (et parfois trente !) ; dans les bagarres de cabaret, les pots, les chaises, les tables volent et la peinture de quelques actes révoltants fait frémir le lecteur. Dès le premier chapitre, le « suspense » est provoqué ; la variété de l'action prévient l'ennui, ce qui, hélas ! entraîne parfois des volumes assez mal construits ; les amours raciniennes (un parallèle avec **Phèdre** dans **La fille du bourreau**) et des situations cornéliennes (une scène des **Mignons du roi** rappelle indubitablement **Le Cid**) ne font pas défaut.

(**Jean de la Hire et le roman de cape et d'épée**, p. 11.)

Il n'y a plus que la musique

Le thème du dernier *allegretto* est une phrase nouvelle, qui pousse d'abord timidement la tête, puis s'installe et s'épanouit dans un éclaboussement joyeux. Toute l'oeuvre semble avoir été construite en vue de cette ultime révélation : l'*andante* avec sa confiance réservée, l'action virile du menuet, coupée d'un tragique passage en mineur dans le *trio*, et ce *finale* où progresse jusqu'au débordement l'allégresse fraternelle. Ce miracle chaque fois renouvelé, c'est la récompense de Werner, la fusion de tout son être avec l'art ; il ne sent pas ce coeur qui bat trop vite, ces doigts qui raidissent sur la plume, ces yeux qui piquent, ce souffle court : il n'y a plus que la musique.

(**Les poings**, p. 15.)

Il n'a pas entièrement disparu.

La porte de l'atelier s'était refermée sur la cour déserte. Seuls, les neuf maîtres qui avaient participé aux recherches du corps se tenaient près du puits ; ils représentaient toute la corporation. Michel parla.

— Nous enfouirons ici notre Maître ; l'atelier où il aimait travailler et réfléchir sera le tombeau le plus digne de lui. Il n'a pas entièrement disparu, car il ressuscitera dans les fils de son esprit et de son art. Quant à la formule, il nous l'a laissée, puisqu'il l'avait promis. Nous la chercherons, nous la trouverons, dussions-nous y vouer notre vie et celle de nos enfants. Et nous en userons comme il l'eût fait lui-même.

Les neuf maîtres tendirent le bras.

— Nous le jurons.

(Les poings, p. 84.)

La chasse au trésor.

La côte glissait lentement à la hanche tribord du Santiago. Le galion filait à petite vitesse malgré le vent en poupe, car Don Antonio voulait reconnaître le terrain et le capitaine Romero avait fait carguer une bonne partie de la voilure. Le vaisseau tanguait de toute sa masse et la pomme du grand mât égratignait le ciel limpide à vingt toises au-dessus du pont. La proue ronde et lourde giflait l'eau en claques sonores, qui faisaient jaillir haut l'écume le long de ses joues. Les paupières des sabords étaient fermées sur les canons de bronze, astiqués avec amour durant cette traversée paisible, où la consigne était de fuir tout combat. Les matelots de quart, coiffés du bonnet rouge et flasque, encombraient le gaillard d'avant, attendant les rares ordres du Maître, et le pont supérieur grouillait de soldats au repos. Par l'écouille centrale, des exhalaisons fétides trahissaient la bauge des nombreux hommes qui logeaient dans la batterie. Le château de poupe, très incliné vers l'arrière, accrochait son fanal six toises au-dessus de l'eau et les galeries de ses trois étages ruisselaient de dorure sous le soleil éblouissant. Dans son tonneau, la vigie observait le chassé-croisé des couleurs dans l'espace découvert par la grand-voile repliée.

(Les conquistadores de la liberté, p. 160.)

Consuelo s'éveille.

Voilà cinq jours que les pluies ont cessé. Le soleil tombe sur la nuque comme un coup de bâton. Mais le souvenir des averses passées adoucit l'air : une fraîcheur qui prend au ventre, le soir. la terre encore mouillée exhale une odeur de fécondation ; les yeux des hommes luisent d'un éclat soudain lorsqu'ils suivent la démarche des femmes. Les hanches ondulent mollement ; on n'y sent pas de feinte, cette fois, on sait que les femmes brûlent de s'allonger à l'ombre, d'y accueillir toute caresse ; elles y répondront avec ce feu qui leur ferme à demi les yeux et les fait haléter au plus secret d'elles-mêmes. C'est la courte saison où toute initiative hardie, toute volupté savante, est recherchée avec passion par ces Méridionales, Moresques, Siciliennes, Provençales ou Levantines, qui, de gré ou de force, sont venues partager la vie des Frères. Du côté du village nègre, des lenteurs raffinées font gémir les cases tout au long de la nuit.

(Les conquistadores de la liberté, p. 153.)

Un étrange caballero.

Le cavalier danse pesamment sur la selle noire soutachée d'or ; pourtant, la monture avance au pas, elle est maigre et sans feu. Le contraste inquiète : le cheval et l'homme peinent, fatigués, mal à l'aise par contre, le harnachement brille de tous ses clous, l'habit de velours noir tailladé s'étire en un col élégant qui laisse bouillonner une fraise étroite, les larges chausses à crevés avantagent la silhouette et les longues bottes moulent doucement la jambe. Les éperons d'argent, à molette étoilée, la bague au chaton de jade sur la fine peau des gants, le ceinturon à large boucle enrichie de pierres, l'épée à la garde ciselée et, dans le dos, la dague qui en rappelle les motifs, tout, avec la lourde chaîne qui suspend ses deux tours sur la poitrine, désigne le grand seigneur resté fidèle à une mode un peu désuète, mais étrangement riche dans sa simplicité. Chaque pas de la monture secoue la courte plume blanche qui rehausse la toque et, sous le rebord galonné, la face barbu transpire.

— *Va pour le costume, pense Lechat, mais je serai content de quitter cette rosse qui me secoue les os. On ne s'improvise pas cavalier en deux jours, Vital m'avait prévenu. En revanche, passer du cheval aux agrès de la Surprise lui a pris du temps aussi.*

Le chemin mène à Las Llagas ; il tord une mince frontière. À droite, les dunes de sable blanchâtre roulent jusqu'au rivage marécageux ; à gauche, les cierges aux milles pointes ou raquettes difformes des cactus hérissent une plainte caillouteuse. Après un tournant de cette sente, que les espagnols décorent du nom pompeux de route, après un court passage entre deux talus assez raides, la ville surgira toute proche ; hier, le contremaître d'une cotonnerie de l'intérieur a renseigné Lechat.

À l'horizon, les montagnes flottent dans la chaleur ; le pas du cheval sonne creux sur la pierraille. Philippe s'éponge le front, se peigne la barbe avec les doigts. On approche. Malgré les reins moulus et les fesses brûlantes, un don Felipe en voyage d'agrément dans le Nouveau Monde doit justifier par un port altier le château, les terres et les doublons que lui ont valu ses services éclairés pendant la guerre contre les Français et ces manants de Bataves. Cette mascarade est la solution la moins périlleuse que Philippe ait imaginé pour tirer Claude des geôles espagnoles, où des routiers, au cours d'une habile conversation, ont confirmé sa présence. Pendant les abordages, la cagoule à face de chat dissimule le chef ; pour le reste, il a taillé en collier la barbe serrée qui lui poussait depuis l'expédition dans la ville morte ; avec la fine moustache noire, elle lui transforme suffisamment le bas du visage. Forcer le goulet de Las Llagas avec la seule Surprise est devenu impossible depuis l'épique canonnade de Claude : la garnison se méfie. En outre, craignant d'arriver trop tard, Philippe n'a pas voulu rejoindre l'Île et emmener Tête-de-Mort comme second. Il a laissé son vaisseau avec tout l'équipage dans une crique éloignée ; l'ordre est de l'attendre un mois, puis de rentrer au port en l'abandonnant, car passé ce délai, il sait qu'il aura échoué, qu'il sera pris. Les hommes grognaient, mais le Capitaine fut inflexible. Les coffres de la Surprise, les vieilles parts de butin, lui fournirent le déguisement et dans une auberge isolée, il échangea contre quelques pièces d'argent ce cheval laissé pour compte par un joueur malchanceux ; c'était le seul que son expérience lui permît d'enfourcher. À Ciudad de Las Llagas, il inventera une explication pour cette monture indigne d'un hidalgo et il avisera, se fiant à ses observations et surtout au hasard.

Philippe soupire.

— Ah, connaître ce que l'avenir nous donnera !

Puis aussitôt, il se reprend : ignorer le futur retient l'homme de tomber dans l'existence passive de la machine et celui qui, sincère avec lui-même, pense que tout est écrit ne réagit plus.

(Les conquistadors de la liberté, pp. 277-278.)

Aujourd'hui, le 3 avril 1975, je reçois une lettre qui m'étonne. D'abord, je n'attends pas de courrier en ce moment, ensuite, l'enveloppe, d'un format inhabituel, est brune, couleur pas très heureuse qui suggère celle du papier d'emballage. Moi, je ne connais que le blanc ou les plis roses de l'Office des Chèques postaux ou encore les tons bleus et verts, bien naïfs, des lettres parfumées à propos desquelles mon père ne manque jamais de me taquiner : « Voici la modeste violette » ou bien « un chèvrefeuille assez rare » quand ce n'est pas « celle-ci trahit un goût fâcheux pour le patchouli ». Il y a d'ailleurs sur cette enveloppe – je la tiens avec la prudence de quelqu'un qui manie un explosif – des indications évoquant un mot dont j'ai appris à me défier pendant la guerre : ADMINISTRATION. En effet, à l'endroit réservé à l'adresse, mes nom et prénom ne sont pas précédés de « Monsieur », à la place du timbre figure une triple formule : « Franchise de port - Vrijdom van briefpost - Free postage » ; enfin, la partie supérieure gauche fourmille d'initiales et de chiffres : « M.D.N. - D.G.R.M. - C.R. - C.22 ». Mon père, qui a fait la guerre de 14, pense immédiatement à des abréviations militaires et me traduit ce qu'il peut. Cela donne « Ministère de la Défense nationale ». Sur D.G.R.M., il bute sans espoir. Mais C.R. lui rappelle « Conseil de révision » et « C.22 » lui suggère « Classe 1922 ».

Du reste, il suffit d'ouvrir la lettre, ce que je fais avec une lenteur calculée. C'est bien cela, les initiales sont semblables à un texte qui éclaire tout : je suis appelé devant le Conseil de Révision, le mardi 11 avril prochain, à 8 heures. Où ? Tout simplement à « la Maison du Roi - Grand-Place, Bruxelles. » Le lieu ne manquera pas de charme, mais la nouvelle a un goût plutôt saumâtre.

En effet, la guerre n'est pas finie, et le casse-pipes, même dans une auréole de gloire, me tente médiocrement. De plus, ma situation universitaire est assez embrouillée. À Louvain, où je termine mes quatre années de philologie classique à cause de la fermeture de l'U.L.B. par les Allemands, à Louvain où l'on nous a reçu d'une façon charmante – seul l'accueil des Flamands fut déplaisant, voire odieux – on s'est même battu plusieurs fois et ils sont armés de gourdins – à Louvain, donc, on ne passe pas d'examen à la fin de la première licence, d'où vingt-quatre à vingt-

cinq cours – et pas des minces – à déglutir pour remporter le diplôme de fin d'études. Ce que j'ai fait pendant l'une des nombreuses sessions entre octobre et fin décembre 1944. On doit encore ajouter les trois matières à options, plus la défense orale du mémoire. Actuellement, il ne me reste que cette dernière tâche. J'en profiterai pour présenter en même temps l'agrégation. Mais pour arriver à ce but, il faut que l'armée me fiche la paix, ce qui ne semble pas entrer dans ses intentions d'après cette lettre portant la date du 1er avril.

Début d'un roman inédit, intitulé **Deuxième classe**, dont des extraits ont paru dans La pensée wallonne du deuxième trimestre 1989.

Les Atrides.

Je la hais.

Oui, je hais ma soeur. Et cela remonte loin. Toutefois, c'est Colette qui, la première, a cherché la bagarre. Personnellement, je n'ai réagi que bien après, le jour où elle m'a coincé entre l'armoire et le casier à partitions. Sa main a serré le col de ma chemise et l'a tordu comme un garrot. Ses lèvres découvraient les dents jusqu'aux gencives ; elle grondait.

— Nos parents m'ont bien roulée quand ils m'ont appris ta naissance. On m'avait « acheté » un petit frère ! J'ai hurlé de rage. On pouvait te rendre au vendeur ; je préférerais continuer à vivre comme avant, SEULE ! Mais on t'a « confié » à moi, toutes mes heures auraient dû t'appartenir. Je suis devenue ton infirmière, monsieur Patrick, le patraque, l'éternel asthmatique !

Lorsque pour la première fois, elle m'a craché cette haine, souffle dans souffle, elle avait seize ans et je n'étais qu'un béjaune. D'une secousse, je me suis dégagé et, je l'avoue, j'ai fui. Ma réponse se réduisit à une injure de gamin :

— Colette ! Collante !

Mais, à mon insu, j'avais visé juste ; je lui reprochais, en un seul mot, cette contrainte qu'on lui avait imposée si jeune : le rôle de la soeur protectrice d'un enfant, puis d'un homme qui, paradoxalement, s'est fané plus vite qu'elle. Ainsi, à treize ans, réfugié dans le jardin, j'ai mesuré à l'aune de ma clairvoyance toute neuve les taquineries, les ordres, les entraves à l'aide desquels ma soeur avait restreint ma vie. Il ne s'agissait

d'aucun fait grave – du moins, je le croyais encore – mais de piqûres, voir de banderilles, dont Colette me harcelait.

J'approche de la quarantaine et je sais depuis longtemps que nos querelles de jeunesse exprimaient une inimitié profonde : elles dépassaient de loin les échanges d'insultes qui sont monnaie courante entre frères et soeurs. Je me rappelle une scène que Père eut le tort de me raconter quand il crut franchi le cap de notre « mauvais âge ». J'étais encore au berceau ; Colette devait remplir la tâche délicate de veiller sur mon sommeil. Elle balançait donc la nacelle où je reposais, scandant le va-et-vient par des « Pa-trick, Pa-trick » d'abord très doux, puis de plus en plus âpres à mesure que l'oscillation s'amplifiait. Elle hurlait mon prénom quand notre père intervint, juste à temps pour que je n'aie pas m'écraser sur le parquet, avec des conséquences que Colette était certainement incapable d'évaluer. On dut l'emmener ; elle riait, sanglotait, elle vociférait des menaces à mon égard.

Quand j'atteignis les neuf ou dix ans, je la rossai plus d'une fois. On me punissait : je n'étais qu'une brute ! En fait, c'était ma soeur qui m'avait exaspéré par ses quolibets. Un jour, il m'arriva de cogner ferme sur un garnement dont elle s'était plainte ; or tout ce qu'elle m'avait rapporté à son sujet n'était qu'invention, je l'appris trop tard. Pourtant, si je la défendais toujours contre les petits mâles – à défaut d'affection, j'avais le sens de la famille – j'étais exclu des conciliabules des filles qui jacassaient autour de Colette mais ricanaient entre elles sitôt que je m'approchais du groupe.

Je comprends aujourd'hui que nos parents n'ont pas eu la vie facile avec des enfants comme nous. Je l'ai dit, j'ai suffoqué dans les crises d'asthme jusqu'à vingt ans et Colette est devenue inquiétante à force d'hypocrisie. Père et Mère appartenaient à une génération pour laquelle le mot « laxisme » n'existait ni dans le vocabulaire, ni dans les faits. Ils durent fréquemment sévir quand nous étions jeunes. Toutefois, parvenus à un certain âge, ma soeur et moi semblâmes nous calmer : nous cachions simplement avec plus de finesse la malignité de nos rapports. Quand nos parents moururent, ils s'imaginaient depuis longtemps que nous vivions en état de parfaite harmonie. Au fond, ils n'avaient eu qu'un seul tort, celui de compter trop sur Colette pour qu'elle prît soin de moi. Il est vrai qu'ils travaillaient beaucoup et ne perdaient guère leur temps. Mais ne pas s'inquiéter, peut-être même se féliciter, de nous voir toujours baisser les yeux devant leur regard, était-ce vraiment du temps « gagné » ?

(Les Atrides, Cahiers du Groupe, 1984.)

Synthèse

Il serait faux de croire que ce passionné d'histoire dont l'appartement tenait du musée, n'ait songé qu'à la guerre parmi ses collections d'armes. En réalité, avec un rare esprit de discernement, Gilles Nélod a dégagé d'une foule de combats et de faits, d'une masse de documents et d'objets anciens, ce qui est essentiel et permanent. Aussi, lorsqu'il évoque le XVI^e siècle, avec ses galères, ses pirates, ses trésors comme ses bûchers, il pose le problème du colonialisme, précisément à l'heure où notre Europe est en train de perdre ses derniers territoires d'outre-mer. Les exactions de la soldatesque espagnole étaient, pour lui qui savait prendre la mesure des événements, contemporaine des guerres d'Algérie ou du Vietnam.

Si son ami Marcel Lobet, avec *Nathanaël*, a choisi le Moyen Age pour retracer les péripéties de toute quête intellectuelle, Gilles Nélod emprunte le cadre de la Renaissance pour aborder le problème des conquêtes et des libertés, tant physiques que morales. Quel que soit le message explicité dans les dialogues, la structure tragique de chaque récit rappelle que, pour le conteur comme pour le philosophe, le mythe de Prométhée est exemplatif.

À ce propos, Luc Norin écrit : *Les grands récits de Nélod, nouvelles ou romans sont ceux où l'homme se mesure à la grandeur des dieux par la sagesse, la science, l'amour de l'art et de l'humanité, opposés, alors même qu'ils y baignent, à la brutalité du sang. Amour, science désintéressée, sagesse vont jusqu'à leur conclusion spirituelle : le héros donne sa vie ou la laisse prendre en leur honneur. Qu'elle le veuille ou non, la démarche prométhéenne s'achève en don christique. La dimension mythique devient mystique.*

Trois grands ouvrages dominent l'oeuvre de Nélod et forment les jalons de son évolution littéraire : le **Panorama du roman historique**, primé par le Gouvernement provincial du Brabant en 1972, **Les poings**, prix Schmits en 1975, **Les conquistadores de la liberté**, prix Pasquier en 1977.

Le premier s'attaque à un genre littéraire dont on ne peut ignorer ni contester l'importance et l'attrait. Il s'agit d'une étude impressionnante par

son ampleur, la seule aussi complète, selon les spécialistes. Elle recense plus de mille auteurs, et la présence de certains surprendra, ce qui prouvera que le genre est loin d'être mineur. Beaucoup d'écrivains belges y figurent : De Coster, De Molder, Eekhoud, Nothomb, Dresse... mais les auteurs préférés de Nélod sont évidemment Dumas et Zévaco.

Humaniste, il accorde une importance capitale au héros de ses romans. Il a dit comment il fallait « patiner leur psychologie », comment aussi se dégager d'une conception « idéaliste » de l'histoire et adopter une attitude plus libre. Le livre ouvre aussi des perspectives fort intéressantes sur le conflit entre histoire et légende. *La première n'offre pas, en effet, une synthèse de vérités absolues. Tout en respectant les faits établis et en évitant l'anachronisme, l'auteur moderne a le droit, écrit Marcel Lobet, d'interpréter les données qui lui sont proposées pour en tirer non pas une philosophie mais des vérités relatives qui peuvent appuyer telle ou telle weltanschauung propre au romancier.* En outre, la légende, comme le mythe, peut cristalliser une idée et la traduire de manière simple pour tout un peuple.

Une autre qualité de l'ouvrage est l'intelligence avec laquelle les critères sont choisis et les cadres conçus : « l'étude de Nélod, dit David Scheinert, a été faite avec une souplesse et une compréhension méritoires et (...) s'il propose des définitions et des limites, elles sont suffisamment élastiques pour ne pas entraver le lecteur. » En tout cas, pour créer cet *exotisme dans le temps* qui définit le roman historique, il suffit, selon Gilles Nélod, d'évoquer des personnages et des faits situés à une époque antérieure à la naissance du romancier ou du moins antérieure à la conscience qu'il a de son temps, ce qui prouve la fonction essentielle du genre : le dépaysement. Il convient aussi de bien proportionner réalité historique et fiction pour donner à la fois une impression de vraisemblance et d'étrangeté, mais aussi pour faire ressortir un caractère marquant du genre : le panache.

À l'ampleur de la documentation, le critique ajoute la pertinence de la démarche. Celle-ci apparaît au simple relevé des problèmes posés dans l'ouvrage : l'importance du roman historique dans l'éveil des nationalismes, la part qu'on y trouve d'archéologie et de psychanalyse, le moyen qu'il offre de dénoncer les événements contemporains, les raisons du succès auprès des écrivains comme des lecteurs de cette forme littéraire que Nelly Cormeau appelle si justement *un beau rêve cohérent*.

Tout ce qui a été pensé au cours de la gigantesque enquête nécessaire au *Panorama du roman historique* éclaire, bien sûr, et nourrit la rédaction des *Poings* et plus encore des *Conquistadores de la liberté*.

Le premier ouvrage, qui regroupe quatre nouvelles, frappe par la qualité de son style et la densité de sa pensée. Sont chaque fois choisis des actes ou des situations qui synthétisent toute une époque et posent des problèmes majeurs.

Celui qu'aimaient les dieux aborde la question des rapports entre le génie et le pouvoir ; l'artiste et le prince s'y affrontent. Werner, musicien, exerce apparemment *un métier où l'on gagne sa vie en s'amusant*. Il semble, comme le titre de la nouvelle le dit, privilégié. Mais les exigences de von Hohlenburg le tuent peu à peu, parce qu'elles menacent ce qui est vraiment indispensable à l'artiste : sa liberté. En lisant la fin du récit, on songe, bien sûr, à Mozart :

Clara a déliré pendant huit jours. Le cocher est mort du typhus. On a enterré partout, sans marquer les tombes. Franz n'a jamais retrouvé celle de son ami. De Werner, il ne reste rien. Rien que la musique.

Le maître propose une autre variation sur le thème puisque s'y opposent l'intelligence technique et la volonté de puissance. François Ier veut extorquer la formule d'un métal aussi résistant que souple à Mario, maître armurier. Ce dernier joue avec le feu, comme Prométhée ; il meurt, sous les coups de l'autorité, comme Werner ; mais la part la plus subtile de son être demeurera : *notre lumière, avait-il dit, c'est le feu. Peut-être prévaut-elle même contre l'éclat du jour, car c'est nous, les hommes, qui la produisons et elle ne périra qu'avec nous*. Parce que l'armurier, paradoxalement, veut servir la paix et ne songe qu'à défendre les hommes contre leur violence, il périra ; mais son secret sera gardé, et la solidarité des compagnons sera plus forte que l'ambition royale.

Le rameur de Lépante reprend un problème similaire : celui de l'usage de la force associé à celui de l'intelligence, tel qu'il apparaît dans l'escrime que Nélod a d'ailleurs pratiqué. Il est vrai, tout un code social et des principes moraux, ou du moins d'honneur, sont liés à l'épée : *Ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur*. Il voudrait aussi, et ceci peut être mis en rapport avec la tactique défensive plutôt qu'offensive adoptée par nos pays après la guerre froide, que l'art des armes soit un moyen de protection et non une façon de faire violence. Cette

conception est incarnée par un célèbre escrimeur espagnol, mais Barajo, son disciple, n'a pas saisi la leçon ; lorsqu'on tue son maître, il le venge et déclenche donc l'escalade de la violence. Vient ensuite le temps de la réflexion et de l'expiation. Il embrasse alors une sorte d'évangile laïc. S'étant lui-même accusé de ses délits, il est condamné aux galères et se retrouve sur celle qui mène Don Juan à Lépante. Mêlé, malgré lui à la bataille, il offre sa vie pour sauver celle de l'Amiral.

Quetzalcoatl, personnage qui incarne générosité et désir de paix pour son pays, donne son nom à la quatrième nouvelle. Il croit que la lumière reviendra un jour dans ce Yucatan qui n'a pas encore connu les bouleversements du XVI^e siècle. *Il lutte pour le bonheur de son peuple, mais l'ambition de son frère l'oblige à s'exiler et la voie blanche qui l'emporte sur la mer bleue est un symbole de pureté autant que d'espoir aux yeux des Indiens du Mexique.* C'est ainsi qu'Edmond Vandercammen résumait l'oeuvre qui, on l'a vu, reprend la légende pré-colombienne du Serpent-Oiseau et développe sur un mode exotique le mythe prométhéen.

Les conquistadores de la liberté sont la "somme" romanesque de Gilles Nélod. Celle-ci reprend, en leur donnant une ampleur épique, toutes les informations relatives au genre, glanées pour **Le panorama du roman historique**. Elles expriment sur le mode narratif et malgré l'intention de dépayser le lecteur, toutes les préoccupations morales de l'auteur : la conquête et l'amour, la confrontation des idéologies et des cultures, l'action collective et le mystère personnel, la fidélité à un groupe et la liberté de penser comme de vivre à sa guise. La souplesse du genre explique la richesse de l'oeuvre. Les destins individuels trouvent de profondes harmoniques dans les faits historiques et les cataclysmes d'une nature vierge. Passions, tempêtes, éruptions volcaniques, s'inscrivent dans le cadre d'une Europe qui explose après le moyen-âge et part à la conquête du monde. Les découvertes sont scientifiques, philosophiques, artistiques.

Mais, on s'en doute, la quête essentielle reste celle d'une disponibilité qui conditionne d'autres quêtes, elle suppose la résistance à tout asservissement, qu'il soit religieux, politique, économique ou social.

Cette revendication s'exprime tout au long de voyages intercontinentaux, par des coups de canon, passes d'armes, bagarres de tavernes, interrogatoires d'inquisition, vie parmi les bons sauvages... D'où une masse impressionnante d'actions agencées pour maintenir le lecteur en haleine, une foule de personnages hauts en couleur et bien typés, une

succession de somptueux décors. Une telle luxuriance est admirablement suggérée par ces lignes de Georges Sion :

Il réalise son oeuvre avec l'infinie patience de ceux qui construisent d'incroyables bateaux dans l'espace clos d'une bouteille : une énorme vision pleine de héros et d'aventures, de mers tragiques, de ports brûlants, de tyrans injustes, de femmes fatales, de sacrifices et de crimes, de soleil et de nuit. Avec en filigrane du récit et très explicitement chez tel ou tel personnage, la leçon d'une morale élevée. Car l'enseignant et le moraliste ne cessent jamais d'habiter le conteur épris d'un passé qui n'est jamais mort.

Parce qu'un jeune hidalgo se fait assassiner dans une venelle du vieux Nice, parce que Philippe Lechat, Agnès et Claude, dans la fougue de leurs vingt ans, décident de le venger de Don Gonzalo et de retrouver le trésor qu'il cherchait, parce qu'un vieil officier supérieur est riche, puissant, machiavélique, nous nous embarquons dans une très longue aventure qui, de péripétie en péripétie, nous mène à un dénouement tragique. L'idéal de fraternité qui, peu à peu, a remplacé la course au trésor, aboutit à l'impasse. Claude et Agnès se suicident et Philippe meurt étranglé avant qu'on allume son bûcher. Mais si Gilles Nélod a pu imaginer cette prodigieuse histoire azur, or et sang, c'est que les rêves des trois jeunes héros et de leurs compagnons n'ont pas cessé de hanter le coeur des idéalistes du XXe siècle.

Jacques LEFEBVRE.